



Épreuve de TECHNIQUES D'EXPRESSION
Compréhension, expression et culture générale
PARTIEL S1-2020 – Partie : rédaction.

Durée 1H30

NOM :

PRÉNOM :

CLASSE :

Selon vous, le corps augmenté serait-il un bon exemple de marquage corporel ?
Qu'est-ce que cela indique de la société et de notre rapport au corps, au temps du transhumanisme ?

Discutez les éléments symboliques qui reliraient cette pratique à des traditions.

Votre argumentaire doit aborder des notions, des données et des idées du cours **et de chaque article**. Il doit être **lisible, structuré** et répondre à la question.

➤ ➤ *Vers une civilisation 0.0*, Alexandre Friederich, 2020, p.12-14.

Nous avons inséré des notes sur le lexique (du cnrtl.fr) dans les pieds de page.

Description de l'essai par l'éditeur :

Dans ce texte fulgurant, Friederich rétablit les origines de la doctrine transhumaniste au sein de l'histoire des idées, afin de désamorcer la « coupure historique » que celle-ci tente d'initier. Ce faisant, il dénonce cette idéologie nouvelle qui tente d'améliorer grâce aux sciences la condition humaine mais ne fait que relever à ses yeux d'une profonde inhumanité. Il débusque notamment les procédés invisibles auxquels les « technoprophètes », comme il les qualifie, ont recours pour parvenir à leur fin. Sa critique se double par conséquent d'une dénonciation du capitalisme, dont le transhumanisme est entièrement tributaire. En s'attachant au corps seul, en niant l'esprit, le transhumanisme apparaît comme une **dégénérescence du projet philosophique d'émancipation de l'homme**. Alexandre Friederich a vécu vingt ans à l'étranger avant d'entreprendre des études de philosophie à l'université de Genève. Colleur d'affiches et cycliste, il vit actuellement entre Fribourg, l'Italie, l'Espagne et Mexico. Il a publié aux éditions Allia *easyJet* en 2014 puis *Fordetroiten* 2015.

H + *Vers une civilisation 0.0* :

Peu à peu le métal, le plastique et le papier vont céder la place à l'Internet. Si la fonction demeure, le message n'est plus écrit et lu par un humain, il est codé et décodé par une machine. Il n'est plus transporté, il est transposé. Dématérialisé dans le Marais, rematérialisé à Wall Street. Cependant, ce réseau de vitesse et de lumière, ce réseau immédiat, omnipotent, ubiquitaire est encore matériel ; il est composé de capteurs et d'actionneurs électroniques, mais il est « très peu matériel », disons discret.

Or, cette discrétisation prolifère. À partir des années 1990, elle donne des équivalents numériques des supports durs, les sons, les photographies, l'argent, prévoit de s'étendre aux objets puis aux personnes. Elle est non seulement une fabrique d'outils, mais un projet, et un projet idéologique, le transfert général du vivant et du non-vivant sur le réseau.

Dès lors, l'éthique de la recherche doit être appréciée sur un plan moins pragmatique. Elle revendiquait des mesures préventives, un principe de précaution, l'encadrement secteur par secteur. Face à cette volonté de transformation de l'humanité, son objet change. Il n'est plus sectoriel, il est fondamental ; il n'est plus localisé, il est universel. Le nouvel enjeu, c'est l'humanité même. Or, une idéologie qui remet en question l'absolu du paradigme humain appelle un débat ontologique¹.

L'homme est-il un être doué de conscience ou une boîte enregistreuse ? **Un animal singulier et spirituel ou une machine qui traite des messages** ? Bref, l'agrégat

¹ [Dans la pensée contemporaine, notamment dans la *phénoménologie* et l'*existentialisme*] Partie de la philosophie qui a pour objet l'élucidation du sens de l'être considéré simultanément en tant qu'être général, abstrait, essentiel et en tant qu'être singulier, concret, existentiel.

esprit-matière est-il réductible à un schéma fonctionnel, et partant susceptible d'encodage ? Autrefois fantasmagiques, ces questions sont aujourd'hui terriblement réelles. Les représentants de la mouvance trans- et posthumanisme l'ont bien compris qui d'une possibilité font un pari : le train des découvertes, pensent-ils, rendra vite caduc tout débat sur la nature de l'homme. Comme toutes choses, affirment-ils, l'homme est « en progrès ». Ce credo scientifique² s'accompagne d'ailleurs d'une promotion raisonnée et enthousiaste qui ouvre le débat pour mieux le clore ; car aux yeux des adeptes de la transformation radicale de « ce que nous sommes », l'usage intrusif de la technologie est à la fois souhaitable et nécessaire.

Militant, ce plaidoyer pourrait être rangé au magasin des utopies s'il ne trouvait chaque jour des preuves de faisabilité. Déguisées en propagande, ce sont elles qui lestent le discours de politique générale des transhumanistes. Aussi faut-il opposer à cette futurologie le questionnement philosophique. Souvent posés sous le seul angle scientifique, les problèmes devront être ramenés sur le terrain universel, celui où se mêlent l'histoire, la morale et la métaphysique.

Or, si dans la société pré-numérique les idées obéissaient au régime quasi-biologique du « même », cette « vie des idées » que théorisait Richard Dawkins est aujourd'hui dépassée. Pour envahir le champ de la pensée, la mouvance technolâtre use et abuse du système de communication non linéaire. Elle jette dans la bataille les pouvoirs de l'intelligence artificielle. Algorithmes et calculateurs lui servent de cheval de Troie. Quand on prône la fusion de l'homme et de la machine, quoi de mieux que se comporter en homme-machine ?

Arrêtons-nous sur cet homme qui serait aussi machine. De quoi s'agit-il ? Avant tout, d'un mythe religieux. Plus tard, au XVII^e siècle, d'une thématique de la philosophie. Mais en ces années deux mille, nous ne sommes plus dans le registre du symbolique. Neurobiologistes, programmeurs, nanotechniciens sont les maçons, charpentiers et contremaîtres de notre époque : les uns construisaient des cathédrales, les autres construiront l'homme. Nous voici à la dernière étape. Ce n'est plus l'idée qui est en jeu, mais sa réalisation. C'est que dans nos sociétés antitraditionnelles – dépourvues de fondement métaphysique – le programme est matériel. Homme-machine, le terme doit donc être compris littéralement : il annonce l'hybridation de l'homme et de la machine comme on annoncerait la construction d'un pont. Si le projet n'est pas nouveau, les moyens mobilisés le sont. En raison de ce « passage accéléré du possible au réel », l'idée d'homme-machine devra donc être considérée à la fois comme synthèse d'une idéologie et principe de bioarchitecture.

À cette fin, comprendre le modèle de réplification de l'idée, sa « propagande » (comment le modèle se constitue en modèle), est essentiel. Cela permet de saisir la nature du trans- et posthumanisme, mais aussi la personnalité de ses représentants.

² Attitude consistant à considérer que toute connaissance ne peut être atteinte que par les sciences, particulièrement les sciences physico-chimiques, et qui attend d'elles la solution des problèmes humains. [...] [A. Comte] revient (...) à Condorcet par son scientisme impénitent, c'est-à-dire par sa conviction que la connaissance scientifique est supérieure par son essence à tout autre genre de connaissance (*Traité sociol.*, 1968, p. 105).

Scientifiques, techniciens, futurologues d'une part ; marchands, financiers, politiques d'autre part. Car cette technoscience, dès lors qu'elle requiert d'énormes investissements, est d'emblée un projet capitaliste. Précisons : postlibéral, résultant donc d'un capitalisme dévoyé.

►► Jacques Testart « Le transhumanisme est le nouveau nom de l'eugénisme », par Eugénie Bastie, Le Figaro, 6 avril 2018.

ENTRETIEN - Le père scientifique du premier bébé-éprouvette, aujourd'hui opposé à la PMA³ et à la GPA⁴, publie un livre sur le transhumanisme. Il alerte sur les dangers d'évolutions présentées comme inéluctables.

LE FIGARO.- Dans votre livre *Au péril de l'humain*, vous vous intéressez au mouvement transhumaniste. Quelle est l'origine de ce courant ? Quels en sont les fondements théoriques ?

Jacques TESTART.-C'est un mouvement qui est né en Californie dans les années 1960-1970, à un moment où la recherche informatique balbutiante va rencontrer le mouvement *new age* et *hippie*. Des jeunes, attirés par le bouddhisme, opposés à la guerre du Vietnam et terrifiés par la guerre nucléaire, vont forger une nouvelle idéologie basée sur la communication et puiser leurs solutions dans l'informatique. Ces libertaires sont aujourd'hui devenus absolument libertariens et ne remettent plus du tout en question le capitalisme. Le mouvement a gagné l'Europe dans les années 2000 mais on a commencé à en parler tardivement, il y a quatre ou cinq ans. Aujourd'hui, il est déplorable que le mot ne figure même pas à l'agenda des États généraux de la bioéthique, où on évoque seulement l'intelligence artificielle.

En quoi consiste ce transhumanisme ?

N'ayons pas peur des mots. Fondamentalement, le transhumanisme est le nouveau nom de l'eugénisme: il se donne pour but d'améliorer l'espèce humaine grâce à la technologie, en visant la santé parfaite, les performances physiques et intellectuelles et l'immortalité. Dans l'eugénisme, il n'y a pas forcément de dimension coercitive. Je dirais que le credo commun des transhumanistes est la foi en une technologie salvatrice, sans recul critique. Certains sont extrémistes et prônent ouvertement la fusion de l'homme avec la machine, d'autres plus « modérés », à l'instar d'un Laurent Alexandre ou d'un Luc Ferry en France, croient en une sorte d'hyperhumanisme fondé sur la technologie.

Pour tous, on constate la rencontre d'un infantilisme archaïque avec une puissance technologique inédite. Le transhumanisme entend outrepasser les limites naturelles de la condition humaine: le vieillissement, la mort, la différence sexuelle. La santé parfaite, l'immortalité sont des promesses qui ne pourront jamais être tenues. L'espérance de vie en Occident est même en train de marquer le pas. Mais les transhumanistes nous habituent à cette idée. Le livre montre que la recherche française s'active dans les mêmes voies que celle de Californie, mais avec des moyens beaucoup plus modestes.

Pourquoi qualifiez-vous ce mouvement d'« idéologie de remplacement » ?

³ Procréation médicalement assistée (PMA)

⁴ Gestation pour autrui (GPA)

Scientifiques, techniciens, futurologues d'une part ; marchands, financiers, politiques d'autre part. Car cette technoscience, dès lors qu'elle requiert d'énormes investissements, est d'emblée un projet capitaliste. Précisons : postlibéral, résultant donc d'un capitalisme dévoyé.